

# Les Empoisonneurs

## III

### LE CONCIERGE DE CHAMPTON

—Marberie, lui dit le comte, il paraît que des affaires bien graves vous préoccupent en ce moment, si j'en juge par ce que je viens de voir, j'ai pu entrer chez vous sans que vous le remarquiez, et cependant il fait grand jour.

Le concierge leva ses yeux gris sur M. de Garderel, mais il ne salua pas, et ne prit pas même la peine de se déranger.

—N'êtes-vous donc jamais préoccupé de rien, M. le comte ? répondit-il avec humeur. N'y a-t-il pas des heures où les souvenirs du passé se réveillent, et viennent distraire vos pensées du présent ?

—Marberie, reprit M. de Garderel avec impatience, je vous l'ai dit souvent, je n'aime pas ces allusions aux années écoulées. Pourquoi évoquer la mémoire de ce qui n'est plus, d'un temps qui ne reviendra pas ? Vous semblez vraiment, parfois, vous jouer de moi, prendre à tâche de m'irriter, et vous oubliez alors tout à fait le respect et les égards que vous me devez.

—Le respect que je vous dois, monsieur ! repartit le concierge, avec une expression de sarcasme impossible à rendre, et en laissant éclater un rire strident. Du respect de moi à vous ! Vous vous méprenez. Vous m'interdisez de rappeler le passé ; mais, en vérité, il est bien nécessaire que je vous y ramène de temps en temps. Vous finiriez par me regarder sérieusement comme votre valet. En public, devant votre famille, je consens à n'être que le concierge Marberie ; mais devant vous, entre nous, vous ne m'obligerez pas d'oublier que je suis votre égal, que je possède tous vos secrets, des choses terribles ! et que je connais..... Mais, laissons les souvenirs, et occupons-nous de réalités. Voyons si j'ai manqué à mes engagements ? ai-je ambitionné, aux yeux du monde, un autre rôle que celui de serviteur ? Non, vous le savez bien : puisqu'il en est ainsi, Paul, de votre côté, soyez fidèle à nos conventions, et qu'il ne vous arrive jamais de me parler comme vous venez de le faire. Je regarderais notre pacte comme rompu, et vous ne pouvez ignorer ce qui s'ensuivrait.

En recevant ces mots, Marberie s'était levé,

et redressait sa haute taille devant le comte de Garderel, dont les joues et les lèvres pâlirent affreusement.

—Asseyez-vous, Marberie, et causons tranquillement.

Le comte prit une chaise, s'assit lui-même, et le concierge l'imita.

M. de Garderel s'était rapproché, et après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, pour s'assurer que la conversation qu'il allait commencer ne pouvait être entendue :

—Je suis venu vous trouver, Marberie, dit-il, parce que je ne suis pas rassuré à votre sujet. Des doutes me sont venus depuis quelques mois ; j'ai beau me raisonner, je ne réussis point à les éloigner. J'ai besoin de m'expliquer franchement avec vous ; je vous demanderai de répondre loyalement à la démarche que je fais, car il faut que nous restions unis : il y va de nos intérêts à l'un et à l'autre ; j'espère que vous en êtes convaincu aussi bien que moi.

—Parlez, monsieur, parlez ; mettez-vous à l'aise, répliqua le concierge.

En même temps un pli dédaigneux et ironique contractait sa bouche. Ce mouvement n'échappa pas à M. de Garderel ; pourtant il crut prudent de dissimuler.

—Mon cher Marberie, commença-t-il d'une voix basse et contenue, il m'a semblé depuis quelque temps que vous n'êtes plus avec moi dans les mêmes termes que par le passé.

—Interrogez votre conscience, repartit froidement le concierge, et demandez-vous si je ne serais pas en droit de formuler le même reproche à votre égard.

—Je ne le crois pas. Du moins je ne pense pas avoir rien fait sciemment qui ait pu vous inspirer ces soupçons. Quoi qu'il en soit, je le répète, vos allures à mon endroit sont changées.

—Sur quelles épreuves appuyez-vous cette accusation ?

—Tenez, Marberie, reprit le comte, je serai franc. Dans l'espace d'un an, mon fils a passé près de deux mois avec moi, à ce château. Eh bien ! vos rapports avec lui ont revêtu un tel caractère, qu'ils m'ont inspiré de la défiance.

—Je voudrais savoir, monsieur le comte, comment vous prétendez que je traite votre fils. À ses yeux que suis-je ? sinon un pauvre concierge, l'humble serviteur de ceux qui entrent et de ceux qui sortent ; c'est-à-dire le valet le plus insignifiant et le moins considéré de la maison.

—Je n'exige point, Marberie, vous le savez, que vous refusiez de vous prêter aux désirs de mon fils ; ce serait nous trahir. Mais il s'est